

Tout était blanc, magnifique, de gros flocons commençaient à tomber. S'il se mettait à neiger trop fort, la visibilité serait bientôt nulle et Carmen devrait mettre un terme à sa séance photos. La luminosité déclinait déjà, dans moins d'une heure il ferait nuit...

Depuis une vingtaine de minutes, elle mitraillait discrètement les nombreux passants qui s'attardaient devant le théâtre Mariinsky, comme une parfaite touriste immortalisant les splendides façades de l'édifice que le tsar Alexandre avait fait construire en hommage à son épouse l'impératrice Marie. Malgré les quinze degrés en-dessous de zéro qu'affichait le thermomètre en ce mois de janvier, Carmen se félicitait de ce séjour à Saint-Pétersbourg. Elle était venue en Russie afin d'y glaner des idées inédites pour le compte d'une grande maison de couture française qui cherchait à renouveler sa gamme de manteaux. Carmen était reconnue dans son métier, on s'arrachait cette chasseuse de tendances qui n'avait pas son pareil pour

dénicher ce que serait l'orientation de la mode dans les années à venir.

Après avoir passé dix jours à Moscou, elle était arrivée dans l'ancienne capitale des tsars où, pensa-t-elle alors qu'elle venait de repérer une nouvelle proie, les femmes étaient bien plus élégantes et raffinées que sur la place Rouge. Son séjour là-bas l'avait déçue. Les Moscovites s'habillaient comme les Parisiennes ou les Londoniennes, elle n'avait rien trouvé d'original dans cette ville qui aurait pu l'inspirer pour étoffer son book. De plus, elle ne s'y était pas sentie en sécurité. Il lui était d'ailleurs arrivé une fâcheuse aventure devant le Kremlin où un policier était venu la houspiller. Comme elle ne comprenait rien à ce qu'il lui criait, il l'avait empoignée par le bras, sans doute avec l'intention de l'emmener dans un commissariat. Par chance, une inconnue était intervenue et avait longuement parlementé avec l'homme en uniforme. Celui-ci avait fini par lâcher la jeune Française, non sans lui avoir confisqué la carte numérique de son appareil photo. L'incident clos, la Moscovite l'avait ensuite invitée dans un café. Elle s'appelait Anna. Dans un bon français, elle lui avait traduit son échange avec l'agent de police à qui elle avait expliqué qu'elles étaient amies et que Carmen était venue lui rendre visite.

— Il était persuadé que vous étiez un agent étranger ! avait murmuré Anna en savourant son thé. Vous savez ce que cela signifie à ses yeux ? Que vous représentez une menace pour

l'ordre russe. Sans moi, au mieux on vous aurait renvoyée en France, au pire on vous aurait arrêtée.

— Je ne faisais rien de mal, avait chuchoté Carmen.

— Je sais, mais c'est ainsi dans ce pays. J'ai bien vu que vous ne preniez pas de clichés du Kremlin.

— En fait, ce sont les manteaux qui m'intéressent. Je suis en mission pour une maison de haute couture et je...

— Peu importe, l'avait coupée Anna, le flic vous avait repérée. Moi-même, j'ai perdu mon job il y a quelques mois pour avoir filmé ce qui ne devait pas l'être. Je réalisais un documentaire dans un village dont le thème portait sur la charité. Mon crime ? Avoir montré des gens qui n'avaient pas d'électricité ni même d'eau potable. Vous savez, dans certaines campagnes on vit encore comme il y a un siècle. Le lendemain de la diffusion de mon reportage, j'ai été limogée de la chaîne de télé où je travaillais pourtant depuis de longues années et j'ai passé des heures au poste de police à répondre à leur interrogatoire. Ne restez pas à Moscou. Allez à Volgograd, ou à Saint-Pétersbourg. La police y est un peu moins virulente et vous pourrez mitrailler vos modèles sans être importunée. À condition toutefois de ne pas vous faire remarquer. En toutes circonstances, méfiez-vous. Quand vous sortez votre appareil, faites-le devant un monument et ne stationnez pas pendant des heures au même endroit.

Carmen avait remercié la Moscovite de l'avoir sortie de ce mauvais pas et l'avait invitée à venir séjourner en France. Ravie, Anna avait précieusement noté ses coordonnées, puis elles étaient restées encore un moment à discuter en se promettant de se revoir. La jeune photographe avait quitté Moscou le lendemain.

Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, elle s'était promenée dans le cœur historique de cette ville aux allures de conte de fées. Saisie par la magie des lieux, elle avait regretté que son fiancé n'ait pu l'accompagner. Leur mariage aurait lieu en juin. Carmen avait fait la connaissance d'Anton Malikian un an plus tôt, lors d'une présentation de haute couture à Paris. Son père possédait une grande marque de sacs à main prisés par les créateurs de mode. Un as de la maroquinerie qui avait su faire fructifier son affaire en ouvrant au fil des années des boutiques à Paris, Londres, Rome, Milan, et tout récemment à New York.

Ce soir-là, Carmen était venue assister au défilé de son client dont les modèles étaient issus de ses longues heures de traque photographique. Le hasard l'avait placée à côté d'Anton. Ils avaient sympathisé, et à la fin de la présentation il l'avait invitée à prendre un verre au bar d'un grand hôtel. Ils avaient échangé leurs numéros de téléphone, s'étaient retrouvés le lendemain pour un dîner. En quelques heures, Carmen avait été séduite par cet homme au regard profond, par sa beauté et ses attitudes de gentleman. Il s'était montré curieux, désirant tout savoir d'elle alors qu'il avait peu parlé de lui mais plutôt de ses

parents et de ses frères et sœurs. Car chez les Malikian, la famille primait avant tout. Anton, lui, était un meneur d'hommes, et un jour viendrait où en tant qu'aîné de la fratrie, il hériterait de l'affaire de son père et laisserait enfin tomber son costume d'exécutant pour endosser celui de chef. Carmen avait apprécié son énergie, elle aimait les battants, elle-même ayant tout donné pour réussir dans son métier. Après sa rencontre avec Anton, pour la première fois elle avait songé à sa vie personnelle et s'était dit que ses priorités allaient peut-être changer. D'une certaine façon, leurs parcours respectifs les avaient rapprochés.

Après deux mois de flirt, Anton l'avait présentée à ses parents. Et comme on ne plaisante pas chez les Malikian, on avait organisé les fiançailles et programmé le mariage. Carmen avait très vite été adoptée par le clan. Cependant, quand le vieux Malikian lui avait imposé sa conversion à la religion orthodoxe, elle avait bondi. Elle ne croyait pas en Dieu, il était hors de question pour elle de se convertir. Anton l'avait rassurée. Ce n'était qu'une formalité, elle ne serait pas obligée de pratiquer le culte. Surtout, lui avait-il promis, personne ne lui ôterait ses origines africaines.

L'avenir se présentait donc merveilleusement bien, Carmen était sur un nuage. Ou presque... D'abord, son amie Clémentine s'en était allée, emportée par une attaque cérébrale au cœur de la trentaine alors qu'elle avait tant à vivre. Puis elle avait dû admettre que sa relation avec Anton avait brisé les liens avec ses deux autres complices, Bérénice et Astrid. Tout avait

commencé le jour où Carmen avait réuni ses copines pour leur annoncer son mariage. Il y avait d'abord eu un énorme moment de surprise, suivi d'un débordement d'ivresse, premier instant de joie depuis la mort de Clémentine qui les avait foudroyées. Mais quand Carmen avait évoqué la cérémonie religieuse, Bérénice avait hurlé en apprenant sa conversion forcée. Elle y voyait là de la soumission, la négation de la liberté. Même par amour, on ne pouvait exiger autant. La discussion avait été musclée et aucun des arguments de Carmen n'avait trouvé grâce à ses yeux.

— Que va-t-on encore t'imposer une fois les noces passées ? avait demandé Bérénice à son amie pour la faire réagir. À quoi devras-tu te plier ? Devant qui ? Vraiment, je te préférerais façon cœur d'artichaut ! Je ne te reconnais plus. Toi, l'émancipée qui a tout fait pour gagner son indépendance ! Je ne remets pas en question les sentiments d'Anton ni ceux que tu éprouves pour lui, mais sa famille va t'assujettir. Tu es devenue aveugle, ou quoi ? Tu commets une folie, la plus grosse bêtise de ta vie ! Inutile de m'inviter à la cérémonie, je ne tiens pas à cautionner ce mariage qui ne veut rien dire !

— Tant mieux, ça m'évitera tes leçons d'intello, miss Je-sais-tout ! avait rétorqué Carmen, l'écume aux lèvres.

Bérénice avait claqué la porte de l'appartement de la rue des Dames et ne l'avait plus jamais franchie depuis. Astrid avait bien tenté de les réconcilier, leur proposant de passer un

week-end ensemble, mais chacune avait trouvé un prétexte pour annuler. Le trio avait explosé... Aujourd'hui, Astrid voyait toujours ses amies, mais jamais en même temps. Elle n'avait pas réussi à ramener la belle métisse et la jolie blonde sur le chemin de la raison et assistait, impuissante, à leur querelle...

Carmen aimait Anton et lui faisait confiance. Elle jugeait Bérénice aigrie. Cette conversion à l'orthodoxie n'était qu'une tracasserie administrative, rien de plus, avait-elle tenté de lui expliquer. Son fiancé ne pouvait pas se dérober à la tradition et faire de la peine à ses parents. Il était aussi l'héritier de la dynastie et incarnait un modèle, il devait montrer l'exemple. Bien que chagrinée par la situation, elle attendait maintenant avec impatience le moment où elle rejoindrait son époux dans le bel appartement du 16^e arrondissement qu'avait prévu de leur offrir le vieux Malikian à l'occasion du mariage. Pour le moment, son fiancé vivait toujours chez son père et sa mère, elle dans son trois-pièces de la rue des Dames qu'elle vendrait après les noces. Fini le papillonnage... dont elle avait bien profité! Elle avait eu des amants, ne perdant jamais une occasion de conquérir un cœur. Mais à 34 ans elle avait succombé, et c'était merveilleux.

Elle repéra au loin la silhouette d'une grande femme blonde qui la ramena sur terre. Elle portait une cape signée Slava Zaitsev, l'un des couturiers russes les plus prestigieux du moment. Elle avait lu de nombreux articles à

son sujet, apprenant notamment qu'il écoutait Tchaïkovski pour trouver son inspiration. La jeune photographe laissa sa proie s'approcher, faisant mine d'admirer le théâtre. La neige avait cessé de tomber et la visibilité était de nouveau parfaite. L'inconnue arriva enfin à portée de son objectif. La houppelande rouge et marron n'était pas un modèle récent, ce qui faisait tout son charme. Il doit dater d'une dizaine d'années, 2003 ou 2004, estima Carmen : «Je vérifierai sur Internet.» Elle zooma sur les détails, la fermeture par des brandebourgs en cuir, les surpiquûres bleu marine qui soulignaient la base de la coupe, le col en fourrure. Sans doute de la vraie ! Carmen prit plusieurs clichés et rêvassa quelques instants au milieu des passants. La neige recouvrait maintenant la place. Saint-Pétersbourg était vraiment un endroit magnifique pour travailler. Tout, ici, se prêtait à un voyage dans le passé. Monuments, palais, le poids de l'Histoire aussi...

La photographe se pencha sur son écran et observa ses dernières prises. Cette femme blonde lui rappelait Bérénice. Les mêmes cheveux cendrés, les mêmes yeux bleus, des yeux si clairs que le regard était comme transparent. Bérénice aurait adoré être là, se dit-elle. Je pourrais lui proposer de venir me rejoindre ici. Elle a certainement réfléchi depuis notre dispute. Elle reconnaîtra ses torts. Et puis, elle me manque. Je suis orgueilleuse, mais pas au point d'accepter de la perdre pour toujours.